

INTERVIEW DE YOSHIMITSU YAMADA

8^{ème} dan Aïkikai

Interview réalisée et traduite par Leo Tamaki, en 2012.

Yamada Senseï (1938-2023), fut l'élève du fondateur de l'aïkido, Morihei Ueshiba (1883-1969). Arrivé aux États-Unis en 1964, l'année où son très proche ami Tamura Senseï arrivait en France, Yamada Senseï a été, pour l'aïkido sur le continent américain ce que Tamura Senseï fut à l'Europe.

Bonjour Senseï. Pourriez-vous nous dire comment vous avez débuté l'aïkido ?

(Rires). Ok, pas de problèmes.

Je sais qu'on vous a souvent posé la question...

(Rires). Oui, oui. On m'a posé cette question des millions de fois, mais je comprends.

Dans mon cas, c'est assez simple, mon oncle était Tadashi Abe, pionnier de l'aïkido en France et en Europe. Je connaissais donc l'aïkido depuis mon enfance. Personne ne m'a jamais forcé à pratiquer, mais je me disais que, plus tard, c'était quelque chose que j'essaierai bien. Le lycée fini, je suis entré à l'université. Mais très peu de temps après, je suis devenu *uchi-deshi*. J'avais dix-huit ans. J'étais très chanceux, car c'était vraiment unique comme début. En fait, mon premier jour en tant qu'*uchi-deshi* fut aussi mon premier cours !

Note de Leo Tamaki : « Tadashi Abe (1926-1984) débuta la pratique de l'aïkido en 1942. Elève direct du fondateur, il fut le premier expert à avoir enseigné l'aïkido de façon prolongée en Occident. Il séjourna en France de 1952 à 1959. »

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec O'senseï ?

Oui évidemment. Je l'ai rencontré lorsque j'avais neuf ou dix ans. Il avait été invité par le père de mon oncle. Il était immensément riche et avait beaucoup de respect pour O'senseï et Tempu Nakamura (1876-1968, pionnier du yoga au Japon), qu'il considérait comme des géants. Il était un de leurs sponsors. Toutes les écoles fonctionnaient ainsi, supportées par des grandes compagnies et des bienfaiteurs.

Le jour où je l'ai vu, O'senseï était donc invité à une réception pour hommes d'affaires. J'étais un enfant et j'espionnais. Maître Ueshiba fit une démonstration. C'était une sorte de divertissement, mais présenté de façon très digne et respectable. C'est là que je l'ai vu la première fois. Évidemment je ne savais pas qui il était, mais je l'appris plus tard par mon oncle. Il était comme une tornade noire ! Je l'avais trouvé très impressionnant.

Vous avez en quelque sorte commencé l'aïkido pour devenir fort ?

Bien sûr. J'étais un jeune garçon et c'était mon objectif. Mais assez rapidement j'ai été déçu et j'ai arrêté l'aïkido un certain temps. Je me disais : "ce sont des conneries pour poules mouillées". (Rires) J'étais un adolescent, je faisais de la boxe et je me disais : "eh, je peux battre ces gars ; sans problèmes ; l'aïkido ne fonctionne pas.". Et après une année, j'ai arrêté pendant environ un mois je crois. Mais j'ai ensuite vu l'aïkido sous un autre angle. J'ai considéré l'aïkido comme une expression de la beauté en mouvement, et je suis revenu. A partir de là, je n'ai plus jamais cessé de pratiquer.

Il n'est donc pas important de chercher une applicabilité des techniques ?

Pour moi, ceux qui considèrent que l'aïkido est destiné au combat se méprennent. Je considère l'aïkido sous un autre aspect, comme un art, la recherche de la beauté en mouvement.

Qui enseignait lors du premier cours que vous avez pris ?

Hmm... Je crois qu'il s'agissait d'Okumura Senseï. Okumura était un des "anciens", un élève d'avant-guerre de O'senseï. C'était une personne unique, avec un aïkido unique. Un Japonais à l'ancienne, avec un esprit traditionnel. Okumura Senseï avait été emprisonné par les Russes en Mandchourie, et il avait beaucoup souffert durant la guerre. C'était un homme très gentil. Je crois que c'est lui qui m'a donné mon premier cours.

Note de Leo Tamaki : « Okumura Shigenobu (1922-2008) débuta l'Aïkido en Mandchourie, en 193,8 sous la direction de Kenji Tomiki. Il rencontrera Morihei Ueshiba et deviendra son élève, un an plus tard. Il enseignera au Hombu dojo de l'Aïkikai, à partir de 1950, et occupera de nombreux postes prestigieux dans le monde de l'aïkido. Il mettait un accent particulier sur l'aspect spirituel de la pratique dans son enseignement. »

À l'époque, pensiez-vous déjà devenir enseignant d'aïkido ?

Je n'avais pas d'intention particulière. À l'époque, il y avait déjà Nobuyoshi Tamura (1933-2010) et Masamichi Noro (1935-2013, fondateur du *kinomichi*) au dojo, mais aucun de nous ne pouvait imaginer en faire un métier ou devenir enseignant (rires). Nous étions juste heureux d'avoir la chance de faire ce que nous aimions. Et j'étais très chanceux, car j'étais soutenu par ma famille.

Tous les *uchi-deshis* avaient laissé tomber leurs études semble-t-il ?

Je crois que Noro a continué un temps, mais qu'il n'est pas allé au bout. Il était supposé aller à l'université, mais il restait au dojo. Tamura n'y est pas allé du tout. Et moi aussi, j'ai laissé tomber mes études universitaires. Je n'allais jamais à la fac et je passais mes journées au dojo.

Personne à l'époque ne pouvait donc imaginer vivre de l'aïkido ?

À cette époque ? Personne à part la famille Ueshiba et peut être Koichi Tohei (1920-2011), qui était déjà allé à l'étranger. Mais en tant qu'*uchi-deshis*, nous n'étions évidemment pas payés. Mais nous ne nous plaignions pas, vous savez. C'était le Japon ancien. Personne n'avait d'argent, l'Aïkikai était pauvre, et nous n'attendions pas cela.

Note de Leo Tamaki : « Koichi Toheï (1920-2011), fut l'un des plus célèbres maîtres de l'aïkido. Considéré comme le successeur technique de Moriheï Ueshiba, il fut aussi l'élève de Tempu Nakamura. Pionnier de l'aïkido aux États-Unis, il occupa un rôle majeur dans le développement de la discipline, tant à l'étranger qu'au Japon. Il quitta l'Aïkikai, organisation au service de la famille Ueshiba, pour développer son enseignement, sous le nom de shin shin toitsu aïkido, plus connu sous le nom de ki-aïkido. »

C'est très différent du fonctionnement actuel de l'Aïkikai.

C'est complètement différent ! Il n'y a plus d'esprit. Pour moi, aujourd'hui, ils sont comme des employés de bureau. Ça m'attriste de le dire, mais c'est ainsi. C'est malheureux et je suis triste pour eux, mais on ne peut rien y faire. La société change, et personne aujourd'hui ne veut s'investir de cette façon.

Tamura Senseï disait qu'il n'y avait pas d'argent, pas de nourriture.

Il n'y avait pas de nourriture. Pas de nourriture. Je crois que Tamura Senseï, je ne sais pas trop pour quelle raison, était nourri par la famille Ueshiba. Mais il était le seul *deshi* dans ce cas. Mais ce n'était pas de la cuisine gastronomique. Aujourd'hui, on considérerait que c'était de la nourriture terrible ! La situation était incroyable selon les standards actuels.

J'étais autorisé à utiliser la cuisine une fois que l'épouse du *Doshu* avait terminé. Je préparais donc mon petit déjeuner après le cours du matin. J'aimais manger un steak en début de journée. Mais souvent, lorsque je venais de terminer de cuisiner, juste avant de manger, Tamura m'appelait. "Eh Yamada, il y a un appel téléphonique !" J'étais le plus jeune, donc je me précipitais pour répondre au téléphone. Lorsque je revenais, toute ma nourriture avait été mangée (rires) ! Ce n'était pas à chaque fois, évidemment, mais tout de même.

Aujourd'hui, lorsque j'arrive au bureau de l'Aïkikai, il y a tant de nourriture, de cadeaux des membres... Ce n'était jamais ainsi à notre époque. Si quelqu'un déposait quelque chose, à son retour il n'y avait plus rien (rires). Premiers arrivés, premiers servis ! Mais les temps ont changé. Pour moi ce sont de bons souvenirs. Ce sont des expériences que je souhaite aux nouvelles générations. Des choses irremplaçables, que l'argent ne peut pas acheter.

Note de Leo Tamaki : « Doshu: "maître de la Voie". Ce titre désigne la personne à la tête de l'aïkido. En réalité de nombreuses écoles existent et le Doshu est à la tête de la plus importante en termes de membres, l'Aïkikai. Moriheï Ueshiba n'est jamais appelé Doshu mais Kaïso, fondateur. Toutefois son fils, Kisshomaru (1921-1999) est considéré comme le second Doshu. Aujourd'hui le Doshu est le petit-fils de Ueshiba Moriheï. Lorsque les uchi-deshis d'O'senseï emploient le terme Doshu sans précisions, il s'agit généralement du second Doshu. »

La vie était-elle aussi dure pour O'senseï ?

O'senseï ne mangeait plus beaucoup de viande et il avait une ferme à Iwama, donc il ne souffrait pas de la faim. Les élèves ne l'auraient d'ailleurs jamais laissé dans une situation difficile.

O'senseï vivait-il à Iwama à l'époque ?

Il allait et venait.

Beaucoup de disciples de cette époque racontent qu'ils n'aimaient pas aller à Iwama, car c'est un endroit un peu perdu qui n'avait pas pour eux l'attrait de Tokyo. Deviez-vous y aller aussi ?

Moi ?! Pas moyen (rires). Je suis un garçon de la ville. Mais parfois, je devais l'accompagner jusqu'à la gare. Je devais simplement l'amener jusqu'à la gare de Ueno et m'assurer qu'il était dans le bon train. Et je connaissais un bon truc. O'senseï aimait parler aux jeunes femmes. Je jetai un œil dans les wagons, et je cherchais un siège vacant près d'une femme. Bon, pour lui, une femme ayant la cinquantaine était jeune, donc ce n'était pas trop difficile. Je le saluais alors en lui souhaitant bon voyage et le laissait bavarder.

O'senseï enseignait à Tokyo ainsi qu'à Iwama?

Pas régulièrement. Il enseignait quand il le souhaitait. Il était très... "mignon". Lors du premier cours du matin, il espionnait. À l'époque, pour aller aux toilettes il fallait passer devant l'entrée du dojo. Alors il allait et venait jusqu'à ce que le *Doshu* lui demande s'il voulait bien prendre le cours en main. Il était adorable, rayonnant. "Puisque vous insistez..." Mais alors, tout le monde regrettait, parce qu'une fois sur le tatami, il passait la plupart du temps à parler !

C'était très dur l'hiver, toutes fenêtres ouvertes, de rester assis à écouter des choses auxquelles vous ne compreniez rien. Mais ce sont de bons souvenirs. J'aurai aimé être assez mature pour comprendre de quoi il parlait.

Ses paroles vous reviennent-elles en mémoire aujourd'hui ? Vous parlent-elles maintenant ?

Oui, cela arrive. Je ne comprends sans doute pas cent pour cent de ce qu'il disait, mais peu à peu cela fait sens. À l'époque, tout ce que je pensais c'était : "allez, termine, termine. Laisse-nous reprendre l'action !"

D'autres personnes qu'O'senseï enseignaient de son vivant. Y-avait-il déjà des différences marquées avec sa pratique ?

Oui, évidemment. Il y avait déjà cinq cours par jour à l'Aïkikaiï. Le premier avec le *Doshu*, le second si je me souviens bien avec Osawa senior, les après-midis avec Tada, Yamaguchi. Je me souviens même de Tomiki qui venait encore donner des cours pendant un temps. Il y avait aussi [Arikawa](#) et Tamura à l'occasion. Hmm, ce devait être à peu près tout.

Note de Leo Tamaki :

« - Hiroshi Tada (né en 1929), 9^{ème} dan, est aujourd'hui le plus senior des maîtres d'aïkido. Il est réputé pour ses mouvements amples et dynamiques ainsi que pour sa méthode de développement du Ki, "Ki no renma".

- Seïgo Yamaguchi (1924-1996) était réputé pour sa forme unique d'aïkido, avec un accent particulier sur la prise de contact et la conduite du déséquilibre. Son enseignement a influencé de nombreux enseignants de premier plan tels que Christian Tissier, Seïchiro Endo ou Masatochi Yasuno.

- Kenji Tomiki (1900-1979) fut élève direct de Morihei Ueshiba, mais aussi de Jigoro Kano, fondateur du judo. Il est à l'origine du shodokan aïkido, communément appelé Tomiki aïkido, une des rares écoles de la discipline incluant un système de compétition.

- Sadateru Arikawa (1930-2003), fut élève direct de Morihei Ueshibaï, Arikawa et l'éditeur du journal de l'Aïkikaiï. Chercheur passionné, il rassembla une collection unique de documents sur les disciplines martiales, en particulier l'aïkido. »

O'senseï connaissait donc les différences de pratique. Se plaignait-il de cela ?

Je pense qu'il était bien au-delà de cet aspect des choses. En un sens, il n'y aurait pas eu grand-chose qu'il aurait pu faire d'ailleurs, car chacun est différent. Tous ses élèves étaient uniques, et il le savait. Toheï, Shirata, Hikitsuchi, Saïto, chacun d'eux était unique. S'il avait voulu les formater il serait devenu fou !

Il était probablement au-delà de ces préoccupations. Enfin c'est ce que je suppose. Et c'est pour ça qu'il était grand. Il n'y avait même sans doute pas de différences à ses yeux. J'espère que j'atteindrai cet état où rien ne me touchera plus non plus (rires).

Note de Leo Tamaki :

« - Rinjiro Shirata (1912-1993) : élève d'avant-guerre de Moriheï Ueshiba.

- Michio Hikitsuchi (1923-2004), fut un élève proche de Moriheï Ueshiba, et l'un des rares à recevoir de lui le grade de 10^{ème} dan. Il fut aussi le seul à recevoir un rouleau attestant la transmission du Bojutsu, les techniques de bâton.

- Morihiro Saïto (1928-2002) est l'élève qui vécut le plus longtemps aux côtés du fondateur. Il est réputé pour son souci de préservation des formes enseignées par son maître, et son travail aux armes. »

Il semble pourtant qu'il ait eu un tempérament assez volcanique ?

Oui, paradoxalement, il était colérique. Nous le savions car nous vivions avec lui et sa famille. Mais il ne laissait pas transparaître ces choses en public évidemment. Mais il était colérique (rires).

Quels ont été les enseignants qui vous ont le plus marqué après O'senseï ?

Il y a eu trois grands enseignants qui m'ont influencé, chacun pour des raisons différentes. Ce sont Kisshomaru Ueshiba (NB : le second *Doshu*), Koichi Toheï et Osawa senseï. Les trois étaient totalement différents. Les mouvements de Toheï étaient terribles, mais il avait une extraordinaire utilisation du corps. De lui j'ai appris comment me débrouiller avec les Occidentaux, comment éviter leur force physique. Les tromper en un sens. Les mouvements de Doshu, eux, étaient très beaux, très circulaires. Je lui ai volé cela. Et d'Osawa senseï, j'ai essayé de prendre la grâce.

Je n'étais pas toujours d'accord avec tout, mais je n'étais intéressé que par le bon en eux. Et le moins bon ne doit pas être répété. C'est aussi ainsi qu'ils m'ont aussi enseigné quoi ne pas faire (rires). Mais j'ai aussi volé beaucoup à maître Tamura. Pas au début, mais le temps passant, lorsque nous avons commencé à enseigner ensemble, je lui ai volé beaucoup. Je vole même de mes étudiants à l'occasion ! Si je vois quelque chose de bien, je le vole.

Note de Leo Tamaki : « Kisaburo Osawa (1910-1991), élève d'avant-guerre de Moriheï Ueshiba, fut la principale "éminence grise" de l'Aïkikai. Il occupa un rôle très important dans toutes les décisions prises par l'organisation. »

Quelle est l'importance des armes dans votre enseignement ?

Je ne mets pas l'accent sur ce travail. Mais les outils sont là. Il y a des armes au dojo pour les élèves, s'ils veulent travailler cet aspect. Lorsque j'étais *uchi-deshi* et qu'O'senseï nous voyait pratiquer aux armes, il se mettait en colère après nous. Il disait : "pourquoi pensez-vous que j'ai inventé l'aïkido pour vous !".

Pour moi c'était une contradiction. Je me disais : "mais qu'est-ce qu'il raconte ? Il est pourtant un maître au sabre". Mais il semble qu'il considérait qu'il avait développé l'aïkido pour nous, pour que nous ne "perdions pas notre temps". Je connais les mouvements d'aïkido et je n'ai aucune difficulté à travailler au sabre. Ce devrait être ainsi pour tous je crois.

Avez-vous perçu une évolution dans le travail d'O'senseï ?

Beaucoup d'anciens ont pu voir une évolution dans son travail au fil du temps. Mais je l'ai connu assez âgé, et personnellement, je n'ai pas ressenti de changement majeur dans sa pratique durant les années que j'ai passées à ses côtés.

Sentez-vous que votre technique change ?

(Rires) Ce n'est pas à moi de le dire. Aux élèves sans doute. Aujourd'hui, lorsque j'enseigne, je dis en plaisantant aux pratiquants, qu'en prenant de l'âge, je deviens plus sage. Lorsque j'étais jeune, je gaspillais mon énergie. Maintenant, j'ai une forme de travail plus raisonnée. C'est une chose que j'ai apprise avec le temps, notamment de Tamura senseï. Il faisait *irimi* si facilement, si naturellement. Je commence à comprendre cela maintenant. Et je commence à être capable de pratiquer ainsi je crois. Mais fondamentalement, je ne crois pas avoir tant changé.

J'aime l'aïkido avec des mouvements dynamiques et gracieux, beaux. Je n'aime pas voir des mouvements paresseux, négligés. Et quelle que soit la technique, vos gestes doivent être "raisonnables" et convaincants.

L'aïkido de Tamura senseï n'était pas très circulaire.

En effet, il prenait beaucoup de raccourcis en un sens (rires). Je crois que j'ai eu à faire aux Américains qui sont grands, avec de longs bras, même par rapport aux Européens, et que c'est une des choses qui ont fait de mon aïkido ce qu'il est. Je devais me reposer sur de grands mouvements pour faire face à ces grands monstres.

Durant vos cours vous insistez sur la pratique physique et parlez peu. Pensez-vous que l'aïkido doit s'enseigner avec le minimum de paroles ?

C'est fonction de l'enseignant. Tout d'abord, je n'ai pas grand-chose à dire (rires). Mais il est vrai que mon opinion est qu'il faut apprendre non pas de discours, mais avec le corps. Bien entendu, je donne quelques explications, mais je ne donne pas trop de conseils à un débutant par exemple, parce que c'est inutile. Comme un aveugle apprend à arriver à destination sans incidents, il faut expérimenter, aller et revenir, sentir avec le corps. C'est ainsi je crois, que l'on doit apprendre la technique.

Cela dit, je ne sais pas pourquoi, mais plus je prends de l'âge plus il m'arrive de m'exprimer. Plus jeune, j'étais sans doute trop timide pour dire ce que je pensais. Je savais aussi que je n'étais pas assez mature. Maintenant je n'hésite plus à parler, mais je préfère tout de même ne pas trop discourir. Par ailleurs, il ne faut pas oublier non plus que beaucoup de personnes viennent pour avoir une activité physique. Après une longue journée stressante, ils veulent laisser sortir leur trop plein d'énergie, se détendre. Comme d'autres iraient au bowling ou joueraient au flipper. L'aïkido doit leur permettre de se détendre et de rentrer chez eux heureux. Il faut aussi penser à ces personnes qui ne viennent pas pour écouter des discours philosophiques.

Le problème est que tout le monde a des objectifs différents, et il est impossible de répondre aux attentes de chacun. Mais il faut essayer. C'est votre devoir d'enseignant.

Pensez-vous qu'il soit nécessaire de connaître la culture japonaise pour comprendre l'aïkido ?

Je ne crois pas, mais c'est une question de choix personnel. Cela peut être une bonne chose, mais trop souvent, cela amène de la confusion. J'ai très souvent vu des gens qui en faisaient trop, qui essayaient d'agir comme des Japonais.

Je ne pourrai pas être un Français. Ce n'est pas ma façon de penser, c'est impossible. Les Français ont un bon esprit, les Japonais ont un bon esprit, les Américains ont un bon esprit. Je dis souvent : "n'essayez pas d'être Japonais. Vous êtes Américains.". Les Japonais ont appris à jouer au base-ball, une tradition américaine. Mais nous n'avons pas eu à devenir américains pour le faire et y prendre plaisir. J'ai sans doute tort, mais c'est ainsi que je vois les choses.

Quelles sont les limites de l'aïkido ?

Hmm... C'est quelque chose de très difficile. Qu'est ce qui est correct ? Qu'est-ce qui est faux ? Prenons l'exemple du judo. La technique *ippon seoi nage*, qu'elle soit réalisée par qui que ce soit, est exécutée de la même manière. Mais *prenez irimi nage* en aïkido. Chacun le fait à sa manière. C'est pourquoi cela est très difficile.

Votre gabarit, votre personnalité, tout transparaît. C'est une des raisons pour lesquelles on ne peut pas "limiter" l'aïkido, dire : "ceci est de l'aïkido ; ceci n'en est pas.". Personne n'a le droit de juger quelqu'un, et de lui dire que ce qu'il fait n'est pas de l'aïkido. En un sens, on peut considérer qu'à part le Fondateur, personne ne sait. Que nous ne faisons que des imitations, des traductions. En ce qui me concerne, il est le seul qui aurait pu être apte à juger. Mais il ne s'occupait pas de donner de frontières. Ce n'était pas son propos de juger.

On peut avoir des réserves sur le niveau de quelqu'un, ne pas apprécier son travail. On peut dire je n'aime pas ce style, ou je préfère faire différemment. Chacun a cette liberté. Mais on ne peut pas dire, ce n'est pas de l'aïkido. Un problème est que beaucoup d'enseignants disent à leurs élèves : "ne va pas ici, ne va pas là ; reste ici, reste avec moi, si tu veux apprendre le véritable aïkido.". C'est très mauvais. Il faut au contraire libérer les élèves. Si quelqu'un n'est pas intéressé par votre travail, il ne sert à rien d'essayer de l'enfermer.

Cela dit, bien que je considère que l'aïkido ait des expressions très personnelles, individuelles, il y a des fondements uniques. Chacun a sa personnalité, ses limitations, et en fonction de cela va exprimer l'aïkido à sa façon. Mais si un élève franchit certaines limites, c'est mon devoir d'en parler avec lui. Mon travail est similaire à celui d'un chef d'orchestre. Un cours est comme un morceau de musique, et il ne faut pas que qui que ce soit joue "faux". C'est mon rôle et ma responsabilité.

Une chose impressionnante est le nombre d'élèves anciens qui vous sont restés fidèles.

Je suis très fier d'eux. Je crois que si l'on fait une moyenne, j'ai effectivement plus d'élèves qui restent avec moi, que dans la plupart des dojos. Je ne sais pas quelle en est la raison, sans doute ma personnalité. Je n'aime pas que mes élèves me copient. Je déteste ça. Il ne faut pas chercher à faire de vos élèves des clones de vous. Bien entendu, ils ont appris les fondements avec moi. Mais

ensuite, il leur revient de s'exprimer. Je crois que mon secret est de laisser les gens libres. Sans compter que c'est la mentalité new-yorkaise ! C'est aussi ce que j'aime à New York.

Beaucoup d'entre eux enseignent aussi, ici ou ailleurs.

Oui. Ils sont tous différents et ça ne me gêne pas, au contraire. Concernant les cours, je souhaite que chacun pratique avec tout le monde. Et indépendamment du grade, celui qui enseigne est le patron. J'ai un très ancien élève, Harvey Konigsberg. Il a soixante-douze ans. Il donne ses cours, mais pratique aussi dans les classes des autres. C'est un parfait exemple. Et les autres pratiquants le voient, et font naturellement la même chose. Donc je n'ai pas à dire aux élèves ce qu'ils doivent faire, car j'ai la grande chance d'avoir de très bons exemples.

Note de Leo Tamaki : « Harvey Konigsberg (né en 1940), artiste célèbre, est l'un des plus anciens élèves de Yamada senseï. Il est l'un des rares occidentaux à être détenteur du 7^{ème} dan. »

Depuis la disparition des maîtres Tamura et Sugano, il semble que vous avez une surcharge de travail.

J'ai été très occupé. Et bien que je me sois concentré jusqu'à présent sur le continent américain, j'ai dû faire de nombreuses visites supplémentaires en Europe. Non seulement pour enseigner, mais malheureusement aussi pour des raisons politiques. Et ce sont des responsabilités supplémentaires dont je n'ai pas besoin. Particulièrement en France où tout est si compliqué (rires) ! J'accepte d'aider en souvenir de Tamura et Sugano senseï, mais je n'y ai pas d'intérêt. Je ne viens pas en Europe pour supporter en particulier telle ou telle organisation. Les luttes entre groupes ne m'intéressent pas. Aussi, les plaintes à ces sujets sont très malvenues. C'est pourtant ce qui se passe et je n'apprécie pas que l'on me dise ce que je devrais ou pas faire. Car je suis libre !

Quand êtes-vous venu aux États-Unis ?

J'ai quitté le Japon la même année que Tamura, en 1964.

Quelle était la situation à l'époque ?

Sur la côte est, il n'y avait pas de réelle organisation. Sur la côte ouest, c'était un peu différent car Toheï senseï était allé à Hawaï. Des pratiquants de judo et karaté se rassemblaient pour étudier l'aïkido, et quelques-uns étaient déjà venus au Japon. Je voulais venir à New York, mais à cette époque personne n'avait d'argent. J'ai dû tromper mon père, en lui disant que je voulais aller à l'université Columbia aux États-Unis. Il a accepté de payer et c'est ainsi que j'ai pu venir.

Immédiatement, j'ai été approché par plusieurs fédérations. C'était tentant car j'étais affamé, mais je suis resté indépendant. Je crois que j'ai fait un bon choix pour mes élèves. Je leur ai dit que je préférais être pauvre, mais indépendant. Je crois que c'était un bon choix.

Vous n'étiez donc pas envoyé par l'Aïkikai ?

Tout le monde dit : "j'ai été envoyé par O'senseï.", ceci, cela. Mais c'est faux (rires). Bien entendu, nous demandions la permission, car à cette époque, nous avions fini par percevoir un

salaire, et nous étions donc aussi engagés envers l'Aïkikaï. Il n'aurait pas été correct de juste dire : "au revoir.". Mais la vérité, c'est que nous voulions tous simplement aller à l'étranger !

Quelle a été la chose la plus difficile pour vous en arrivant aux États-Unis ?

Techniquement c'était d'apprendre aux *ukes* à coopérer durant l'apprentissage ! Ce fut très difficile, même si je n'étais pas surpris par cette mentalité car j'avais côtoyé beaucoup d'Américains sur les bases militaires où j'enseignais.

Il y a aussi le fait que c'était une nouvelle discipline. Les gens avaient lu à son sujet, s'étaient représenté toute une mythologie à travers les exploits d'O'senseï et, en un sens, cela rendait les choses plus difficiles, car ils avaient des attentes très précises. Ils s'étaient forgé leur propre image de ce qu'était l'aïkido.

Vous accueillez des *uchi-deshis* à l'Aïkikaï de New York, comment cela fonctionne-t-il ?

Je suis quelqu'un de très simple. Ma porte est ouverte sans restriction, il n'y a pas de grade minimum, et ils peuvent rester aussi longtemps qu'ils le souhaitent. Ils sont en moyenne six ou sept, et la durée de leur séjour varie. Les étrangers ont en général un visa de trois à six mois. À moins qu'ils commettent un crime terrible, je suis très facile à vivre. C'est pourquoi ils aiment rester ici (rires). Il y a déjà probablement eu plus d'un millier de personnes qui ont séjourné ici en tant qu'*uchi-deshi*.

Quand avez-vous débuté ce système ?

Dès que j'ai ouvert le dojo. Quand je suis arrivé, je n'avais pas d'endroit où loger. Je dormais au dojo, dans les vestiaires, et il y avait déjà un jeune qui y vivait avec moi.

Que pensez-vous du système *shu ha ri* ?

La première personne que j'ai entendu parler de cela était justement Okumura senseï. C'est un bon système, il n'y a rien à redire. Chaque période prend un temps différent selon les personnes. Cela dépend des capacités et de l'investissement de chacun.

Note de Leo Tamaki : « Shu Ha Ri: Système de transmission présent dans de nombreuses disciplines traditionnelles japonaises, grossièrement divisé en trois étapes, copie, exploration, maîtrise ou libération. »

Quelles sont pour vous les différences entre *budo*, *bujutsu*, *kakutogi* ?

Parfois, je me demande à quelle catégorie appartient l'aïkido aujourd'hui. Il y a eu récemment une manifestation appelée "combat games". Je suis profondément contre la participation de la Fédération Internationale d'Aïkido (FIA) à cet évènement. Pour moi, ça ne devrait même pas être un sujet de discussion. Parce qu'il est évident que ce n'est pas ce que souhaitait O'senseï. Que ce n'est pas ce qu'il nous transmettait.

J'aime le judo. Je respecte cet engagement physique. Mais nous ne sommes pas dans la même catégorie. Alors on peut se justifier, dire qu'il n'y a pas eu de compétition d'aïkido, mais simplement des démonstrations. Pour moi c'est pire. Comme c'est une recherche de spectaculaire, certains font déjà des démonstrations les yeux bandés ! Jusqu'où va-t-on aller dans la volonté

d'impressionner plus que les autres ? Jusqu'aux projections sans contact ? Ils sont déjà en train de rivaliser les uns avec les autres, mais d'une façon lâche. On perçoit, dans la surenchère des démonstrations, la volonté de savoir qui est le meilleur, sans la prise de risque du combat. Pour moi, c'est lâche.

Si vous voulez faire des démonstrations, bien. Faites un rassemblement dédié à cela. Mais pourquoi associer cela à un rassemblement de sports de combat ? Cela fait du tort à la discipline, et le public voit les pratiquants d'aïkido comme des poules mouillées. L'aïkido est une voie de développement personnel et n'est pas fait pour se pavaner.

Note de Leo Tamaki : « budo, bujutsu, kakutogi: voies martiales, techniques guerrières, sports de combats ».

L'introduction de compétitions plus ou moins avouées est un sujet qui vous préoccupe ?

Oui. Je m'inquiète pour le futur. Au départ, les gens qui ont permis le développement de l'aïkido venaient du judo, du karaté. Ils étaient fatigués par les jeux de compétition et l'aspect non-compétitif est une des choses qui les a attirés dans l'aïkido. C'était une nouveauté, et cela a eu une grande influence. Aujourd'hui les nouveaux arrivants n'ont pas toujours l'état d'esprit de ces pionniers...

Il y a aussi un autre problème. Dans certains pays, l'aïkido est soutenu financièrement par le gouvernement. Que se passera-t-il si celui-ci demande la constitution d'une équipe nationale, comme en football ? Et quand, à leur retour d'une manifestation comme les "combat games", on leur demandera : "vous n'avez pas gagné ? Où sont vos trophées ? Si vous ne revenez pas vainqueur, la prochaine fois nous ne vous subventionnerons plus."

Le temps passant, à mesure que ses disciples directs nous quittent, il y a de moins en moins de voix pour porter celle d'O'senseï.

C'est une des raisons pour lesquelles je ne vois malheureusement pas un avenir brillant, et j'en suis désolé. L'aïkido continuera probablement à se développer quantitativement, mais l'état d'esprit risque de changer de façon dramatique. La difficulté est qu'on ne peut pas dire : "ceci est l'aïkido", tant techniquement que spirituellement. Sa liberté est à la fois le point fort et la faiblesse de l'aïkido.

Pouvez-vous nous parler des grades ?

Les grades sont un autre problème de l'aïkido. En ce qui me concerne, il ne devrait pas y en avoir dans notre discipline. C'était l'état d'esprit d'O'senseï. Mais pour des raisons financières, le système s'est installé. Une ceinture noire pourquoi pas. Cela donne un sentiment de satisfaction. Mais pas de chiffres. Une ceinture noire est une ceinture noire. Pour le reste, laissons les élèves juger. J'ai sans doute tort, mais je n'aime pas ces histoires de chiffres. On y retrouve trop souvent une compétition cachée.

Tout le monde sait qu'il y a une contradiction entre un système de grades et l'aïkido. Il est très difficile d'évaluer en aïkido. Sur le même individu, votre jugement et le mien ne seront pas les mêmes. Nous aurons des points de vue différents. Un fossé se crée déjà, et on n'y peut rien. Encore une fois, c'est dû à la nature de l'aïkido, en bien et en mal. Seul le professeur connaît réellement le niveau de son élève. L'aïkido est un *budo* unique. Sa nature ne permet pas de déterminer qui est

plus fort, qui est meilleur. Pour cette raison il ne peut pas fonctionner comme les autres *budo*, notamment au niveau des grades.

Sans compter qu'en aikido, on grade les gens trop vite. À mon avis, il faut souffrir un peu (rires).

Qu'en est-il du titre de *shihan* ?

C'est un système stupide. Au Japon, on appelle son enseignant *shihan*. Peu importe le grade. *Shihan* est une occupation, un emploi. Pas une évaluation. Les gens se méprennent sur ce que signifie *shihan*. Ce n'est pas un titre ! C'est simplement une façon plus officielle de vous appeler que *senseï*. Car on ne peut pas, par exemple, lorsqu'on remplit un formulaire officiel, écrire que son occupation est aikido *senseï*. On écrit *shihan*. Ce n'est rien de plus que cela.

Les Japonais sont embêtés à cause de ce système qu'ils ont mis en place, et ils savent qu'ils ont fait une erreur. Cela leur cause beaucoup de maux de tête ! Et à moi aussi (rires). Aujourd'hui, tout le monde cherche à obtenir ce statut, comme un titre. Mais comme pour les grades, chacun se "présente" différemment pour obtenir cette reconnaissance, car il n'y a pas de standards. Aujourd'hui, on arrive à des situations où des réclamations sont faites comme : "Eh, pourquoi est-il *shihan* et pas moi ? J'ai le même grade, et j'ai pratiqué pendant autant d'années." Ce sont des conflits stupides, qui arrivent à cause de ce système. Pourquoi ont-ils besoin de ça ? Si les gens m'appellent *senseï*, très bien, peu m'importe qu'ils m'appellent *shihan*.

Les Japonais obtiennent-ils le titre de *shihan* automatiquement ?

C'est une chose que je n'aime pas. C'est pourquoi j'ai commencé à délivrer des titres de *shihan* aux étrangers. Parce qu'ils se demandaient pourquoi cela était réservé aux Japonais. Ils font beaucoup de choses stupides à l'Aïkikai. Ils inventent des titres régulièrement. Pour les jeunes est apparu le titre de *shidobu shihan*. Et Tamura *senseï* et moi avions un intitulé légèrement différent je crois (rires). Ces choses sont ridicules.

L'an dernier, un groupe m'a donné une liste d'environ 20 personnes. Mais l'Aïkikai a choisi trois d'entre eux. Alors je leur ai dit : "OK, laissez tomber. Je ne peux pas retourner leur expliquer que seuls trois d'entre eux recevront ce titre. Oubliez ça et rendez-moi la liste.". J'ai expliqué la situation et leur ai dit de négocier eux-mêmes, que j'étais hors de ça. Mais comment avaient-ils choisi ces trois personnes qu'ils ne connaissent pas ? Sur quels critères ? Le seul qui savait était leur maître. Et parmi ces vingt noms, ceux de certains des plus anciens du groupe n'étaient pas inclus, car ils avaient de mauvaises relations avec des officiels. Ce n'est pas mon problème, mais ce n'était pas juste non plus. Et lorsque j'ai obtenu le titre pour un de ces anciens, le groupe a été en colère contre moi. Je leur ai dit : "mais pourquoi son nom n'était-il pas sur votre liste ? Ce n'est pas juste.". Pour autant que je sache, il est l'un des plus anciens. Tout cela est de la politique, c'est terrible. J'ai dit à cet ancien : "tu sais que tu n'es pas le bienvenu à la fédération et tu te plains d'eux. Mais pourquoi tu ne la quittes pas ?". Les gens me parlent d'assurances et de choses comme cela, mais ce sont de fausses excuses. Je ne tiens pas à rentrer dans ces histoires, mais beaucoup de gens quittent les fédérations. Je veux aider les groupes en mémoire de Tamura et Sugano *senseï*, mais d'un autre côté j'ai aussi beaucoup d'amis qui n'en font pas partie. Que dois-je faire ? La semaine prochaine, je dois encore voir un groupe qui se plaint, parce qu'une personne a été promue. Mais ce n'est pas moi qui l'ai promue (rires). Ce sont des problèmes internes dans lesquels je ne veux pas être mêlé.

Il semble que Tamura senseï n'avait pas voulu agir avant de partir ?

C'est une chose compliquée. Je pense qu'il n'était pas intéressé par cela. C'était mon meilleur ami et le meilleur de mes *sempais*. Mais chacun est humain. Il n'a jamais voulu s'impliquer comme je l'ai fait dans mon groupe. J'ai souvent été témoin de scènes où il refusait de s'impliquer. Je lui demandais pourquoi il ne tranchait pas. Il disait qu'il s'en moquait. Parce que quoi qu'il dise de faire, cela finirait par des disputes, alors pourquoi s'embêter. J'aimais cela, quel excellent principe (rires). Si limpide.

Que pensez-vous du système Aïkikaï et de son avenir ?

(*En chuchotant*) Ne me demande pas ça...

Il est inévitable que l'on soit confronté à des difficultés lorsqu'une organisation prend de l'ampleur. Mais il y a tout de même beaucoup de questions en suspens. L'Aïkikaï essaye de tout régir sur la base de rapports, de on-dit, qui ne proviennent pas toujours des personnes adéquates. Par exemple mes élèves sont heureux ici et ne contactent donc pas l'Aïkikaï pour se plaindre, demander des choses. Les gens qui contactent l'Aïkikaï sont en général ceux qui veulent obtenir des choses, et ont parfois de la rancœur. Des décisions fondées sur des informations biaisées ne peuvent pas être bonnes. Mais comment peuvent-ils connaître les problèmes à l'étranger en étant au Japon ? Il y a donc beaucoup de contradictions, d'inconsistances et d'injustices. La façon dont sont décernés les grades, le système de *shihan*, celui des reconnaissances, toutes ces choses ne sont pas justes et créent beaucoup de problèmes. Prenons par exemple le système de reconnaissance par l'Aïkikaï. Au final ce sont souvent ceux qui l'ont obtenu qui créent des ennuis, car ils croient être les seuls à avoir le droit de pratiquer l'aïkido.

Je me bats contre ces choses, mais je suis toujours face à des dilemmes, car je suis en même temps le représentant de l'Aïkikaï, le directeur de la Fédération américaine, et j'essaie toujours de faire les choses dans l'intérêt des pratiquants. Je suis tiraillé au milieu de tout cela.

Pensez-vous que des organisations soient nécessaires ?

Il faut des groupes bien entendu. Ceux qui existent sont-ils dirigés de façon adéquate ? Les bonnes personnes sont-elles aux commandes ? Là sont les questions.

Dans tous les groupes, en France, aux États-Unis ou ailleurs, j'en vois peu fonctionnant correctement. Ce ne sont pas les membres, ce sont les têtes qui instrumentalisent les pratiquants pour leurs propres conflits et intérêts. Beaucoup de dirigeants sont ambitieux, ont soif de pouvoir. Et généralement, ce sont des gens très malheureux dans leur vie privée. Ils ont besoin de l'aïkido pour flatter leur ego. Ils manquent de confiance et compensent en utilisant l'aïkido. Et malheureusement, beaucoup se déclarant enseignants sont aussi ainsi. C'est un vrai problème. Beaucoup gagneraient à avoir un état d'esprit plus "viril", plus positif.

Comment définiriez-vous le terme *aïki* ?

Pour moi l'*aïki* n'est pas quelque chose de visible. Je conçois cela comme une union. Parvenu à l'état de vide comme il est recherché en *zen*, vous devenez un avec la nature de l'univers. Je crois que je ne suis pas encore assez mature, mais au moins j'essaie (rires). J'essaie d'atteindre l'état d'esprit d'O'senseï. Une union avec l'infiniment grand où les petites choses ne nous touchent plus. J'espère atteindre cet état d'esprit.

Qu'est-ce que le *ki* pour vous ?

Pour moi le *ki* n'est pas seulement quelque chose qui se manifeste sur le *tatami*. Le *ki* est présent à chaque instant, même dans la vie quotidienne. C'est une énergie invisible, mais à laquelle je crois. Quelque chose qui nous permet d'agir, penser, interagir positivement avec les gens, la société. Ce n'est pas quelque chose de réservé aux artistes martiaux. On dit parfois de quelqu'un qu'il a beaucoup de *ki*, un *ki* fort. C'est quelque chose que l'on perçoit autour des gens qui rencontrent le succès. Une sorte d'aura positive. Et c'est un état permanent. Quoi que l'on fasse, à n'importe quel instant de sa vie.

Au départ l'Aïkido est devenu extrêmement populaire parmi les hippies. Et ils ne voulaient entendre parler que de la puissance du *ki*. Ils venaient ici et ne travaillaient pas ! Un jour, je faisais faire *kokyu dosa* et un élève était immobile, dans une intense... concentration peut-être ? Au bout d'un moment, je lui tape sur l'épaule et lui dit : "mais qu'est-ce que tu fais" ? Il me répond : "senseï, ne me dérangez pas, j'étends mon *ki*". C'était ce type de mentalité. Ils ne prenaient que la partie sur le *ki*. Je leur disais, comme Toheï senseï : "un *ki* fort a besoin d'un corps fort."

Je regrette de ne pas pouvoir en dire plus. Je ne suis pas quelqu'un de très spirituel. J'aurai dû suivre les lectures de Nakamura senseï, je serai sans doute plus profond. Je ne suis pas quelqu'un de mystérieux, je cherche à pratiquer et transmettre quelque chose de bon pour le corps et l'esprit. Mais quelque chose d'ancré dans le quotidien, dans la vie "réelle".

La méditation *zen* est bonne. On peut l'effectuer au fin fond des montagnes, là où rien ne nous dérange. Mais le meilleur endroit pour méditer est une rue occupée. C'est là qu'on en a besoin. J'étais un jour dans un temple, et lors d'une discussion, je leur ai dit qu'il était facile de méditer en étant seul au monde, mais que c'était une autre histoire au cœur d'une rue animée de New York. Les gens étaient en colère, mais c'est pourtant dans ce type d'endroit que la relaxation et le détachement sont les plus nécessaires (rires). Il faut toujours ancrer les choses dans le "réel", que cela influe positivement notre vie quotidienne.

Comment définiriez-vous le *musubi* ?

Hmm, c'est un terme très riche, qui peut se comprendre à beaucoup de niveaux différents. La difficulté, lorsque vous tentez d'expliquer des termes japonais, vient du fait que beaucoup de mots ont une signification vaste. Ainsi, vous ressentez la globalité de ce que le mot convie, mais lorsque vous le traduisez en un mot, on ne transmet qu'une fraction de l'idée générale. Il est difficile de traduire simplement certaines notions. On fait des périphrases, et il faut dix mots pour un seul. D'autant plus qu'O'senseï était quelqu'un de très religieux et que, sans partager les mêmes connaissances, il est difficile de dire que l'on donne le même sens que lui.

Musubi est lié au *zen*. Le terme signifie "lié", il convie aussi le sens d'unir. En aïkido, c'est pour moi la notion d'avoir le corps et l'esprit unis. On explique parfois le terme *musubi* par une action physique. Mais pour moi, *musubi* est autre chose qu'une poignée de mains. Trop souvent les gens envisagent les choses de façon trop graphique, spectaculaire, comme dans un dessin animé. Mais toutes ces notions de philosophie japonaise touchent à l'invisible.

Avez-vous quelque chose à ajouter senseï ?

Nous avons parlé de beaucoup de choses négatives, mais au fond, je considère toujours l'aïkido comme un art merveilleux. Je souhaite que les pratiquants soient plus positifs. Que l'aïkido les aide à devenir plus libres et plus forts.

Merci senseï.